Les blessures de Napoléon

Autor(en): **Beauguitte, Ernest**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 11

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-253765

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

déposé en ce sens. Mais on l'a perdu de vue : la caséine est un sujet qui n'a pas le don de passionner les masses.

J'ai parlé du sucre de lait. Mais je vois le lecteur me poser un gros point d'interrogation. On peut donc extraire du sucre aussi du flanc des « nounous » ? Parfaitement. Mais que le Nord se rassure : le sucre de lait n'a pas la ridicule ambition de concurrencer le sucre de betterave. Son objectif est plus modeste, comme aussi plus humanitaire. C'est plus spécialement aux nouveaux-nés qu'il s'adresse, et ici sa supériorité ne fait pas doute.

On sait combien ces petits estomacs supportent difficilement le lait de vache : celui-ci s'y coagule et l'assimilation ne peut se faire.

En l'additionnant d'une dose de sucre de lait équivalente à celle que contient le lait maternel, on supprime cet inconvénient. Sa digestibilité devient parfaite. On a trouvé ainsi la vrai formule du lait maternisé.

Pourquoi dès lors avoir si longtemps négligé un produit d'une utilisation si précieuse ? Parce qu'on a eu longtemps ce préjugé que la vente du sucre de lait n'était pas rémunératrice. C'est une erreur complète. Les chiffres sont là qui protestent.

Oui, mais, me dira-t-on peut-être, tout cela est bel et bon, seulement l'agriculteur qui utilisera de cette façon les sous-produits du lait devra renoncer à l'élevage du porc.

Pas le moins du monde ! Après l'extraction du sucre et de la caséine, il reste assez d'albumine dans le lait pour les besoins de la porcherie. Soyez donc sans inquiétude, ô porcs toujours prêts à grogner, vous aurez votre mets préféré. Il y a encore de bien beaux jours pour la charcuterie.

Et maintenant, cultivateurs, à l'ouvrage ! Vous savez quels trésors renferment les flancs de votre vache. Celle-ci n'est plus seulement la nourrice docile, la bonne « remplaçante » toujours prête à remplir le biberon du bébé. Elle s'est modernisée. Maintenant elle est une mine inépuisable d'où l'industrie moderne peut tirer une matière première se prêtant aux utilisations les plus diverses.

A entendre les inventeurs — mais ici soyons circonspect — le siècle qui commence serait celui du *Panlactisme*.

Ch. BRILLAUD DE LAUJARDIÈRE.

LES BLESSURES DE NAPOLÉON

On a souvent parlé — et un peu à la légère — des petites infirmités de Napoléon.

A vrai dire il n'en eu qu'une et dont ses historiens n'ont pas fait mention : il était assez sourd pour que les officiers eussent éprouvé le besoin de recommander aux soldats de répondre d'une voix forte aux questions de l'empereur.

Cette dureté de l'ouïe, commune à un grand nombre d'hommes de guerre, avait, — nous a révélé M. Gerges Barral — atteint Napoléon de bonne heure, dès Toulon.

Mais notre but n'est pas, ici, de nous attarder à la santé générale de celui que Lanfrey appela le « tueur d'hommes ». Nous voulons seulement envisager un côté spécial de la vie de l'empereur, et auquel M. Barral a fait jadis une simple allusion, toutefois pleine de mystère : Napoléon, sur les champs de bataille, a-t-il reçu de nombreuses blessures ?

Dans la *Chronique Médicale*, le docteur Callamand avait traité cette curieuse question avant le docteur Cabanès, s'en occupât dans son *Napoléon jugé par un Anglais*. Les observations de l'un et de l'autre nous seront, plus d'une fois, infiniment précieuses.

Il est bien certain que Napoléon Ier fut atteint de coups de sabre, de coups de baïonnette et de coups de feu plus fréquemment qu'on le croit d'ordinaire et qu'on l'a dit. Quand, à Sainte-Hélène, il fut procédé à son embaumement, on fut tout surpris de constater, un peu partout sur le corps de l'empereur (les cuisses, les jambes, notamment), de multiples traces de blessures.

C'est que par coquetterie, ou plutôt pour ne pas affaiblir son prestige aux yeux de son armée, Napoléon recommandait aux généraux et aux chirurgiens de taire les accidents de cette nature et lui-même n'en parlait jamais. « Quelle confusion, quelle désordre disait-il, n'eussent pas résulté du plus léger bruit du plus petit doute touchant mon existence ! A ma vie se rattachait le sort d'un grand empire, toute la politique et les destinées de l'Europe ! »

A Sainte-Hélène, pourtant, il se départit de son mutisme à cet égard. N'ayant plus les mêmes raisons que jadis, pour se taire, il disait à Las-Cases : « On a toujours admiré le rare bonheur qui me tenait comme invulnérable au milieu de tant de batailles. On était dans l'erreur, seulement j'ai toujours fait mystère des dangers que j'ai courus. » Et il rappelait avec abondance, les nombreuses blessures qu'il avait reçues.

La première date de Toulon. Napoléon était alors âgé de vingt-quatre ans. Le 19 novembre 1793, dans un assaut contre le fort Mulgrave, surnommé *Petit-Gibraltar*, il fut atteint au front d'une blessure sans gravité. Un mois après, le 16 décembre, durant le bombardement qui précéda l'assaut définitif, le vent d'un boulet renversa Napoléon. Le lendemain, le fort était pris, mais Bonaparte recevait une blessure à la cuisse : c'était un coup de lance Aussi vingt-deux ans plus tard, tandis que le *Northumberland* ayant à bord son illustre prisonnier, voguait vers le rocher sur lequel Napoléon devait mourir, l'équipage disait-il que la main d'un Anglais avait fait sa première blessure. En faisant sa toilette, Napoléon enfonçait souvent le doigt dans le trou assez profond déterminé par le coup de lance.

Au cours de la première campagne d'Italie, Bonaparte ne fut jamais blessé Au pont d'Arcole, il faillit périr. Il ne dut de conserver l'existence qu'au dévouement de Muiron, son aide de camp. « Muiron se jeta devant moi, dit Napoléon, me couvrit de son corps, et reçu le coup qui m'était destiné ; il tomba mort à mes pieds et son sang me jaillit au visage. »

Il faut aller jusqu'à l'année 1809 pour trouver mention, chez les historiens, d'une nouvelle blessure.

Le 23 avril 1809, à la bataille de Ratisbonne, l'empereur fut ateint d'une balle morte au talon, pendant que l'on préparait l'escalade si dramatiquement contée par Marbot, qui monta le premier aux échelles avec Labédoyère. Le général Lejeune, dans ses remarquables Mémoires, retrace ainsi cet épisode :

« Sur ces entrefaites, l'empereur, qui était à cheval près de la ville, reçu une balle au talon. Soit que la douleur ne fut point vive, ou qu'il eut la force de la dissimuler, il se borna à demander Yvan, son chirurgien, et ne nous permit même pas de le conduire plus loin pour l'éloigner d'une place où tombaient les balles. L'empereur s'assit sur un tambour, et Yvan pansa la blessure qui était une simple contusion. Napoléon remonta tout de suite à cheval, et ce ne fut que quelques heures après que l'armée connut le danger que son chef venait de courir. Les soldats accou-

raient de toutes parts autour de lui et l'empereur, pour les tranquilliser, parcourut les rangs au galop, et reçut, au milieu des plus vives acclamations, les touchantes expressions de leur dévouement. »

Le Chevaiier Cadet de Gasicourt (1) narre un peu différemment cet épisode :.

« L'affaire, écrit-il, était presque terminée. Napoléon, hors de portée, s'était assis sur un tertre de gazon, et il causait avec le grand-maréchal Duroc, lorsqu'une balle amortie vint le frapper au-dessus de la malléole externe du pied droit et lui faire une forte contusion.

— Ce n'est peut-être, dit-il froidement, qu'un Tyrolien qui m'ait ajusté de si loin. Ces gens sont très adroits.

« M. Yvan était près de lui. Il le pansa. Mais l'empereur était si impatient qu'il monta à cheval pendant que son pied était encore entre les mains de son chirurgien.

« Cet accident engagea plusieurs généraux à faire à Napoléon des remontrances sur la témérité avec laquelle il s'exposait dans toutes les affaires :

— Que voulez-vous, mes amis, a-t-il répondu, il faut bien que je voie !

Au salon de 1810, le peintre Gautherot exposa son Napoléon blessé devant Ratisbonne. Cette toile, aujourd'hui au musée de Versailles, est d'un effet théâtral propre à frapper l'imagination populaire. L'empereur, nu-tête, le visage d'un calme olympien, ainsi qu'il sied à un héros, est impatient de remonter à cheval. Il a déjà le pied gauche à l'étrier d'un fougueux coursier, et le chirurgien à genoux sur le sol, est encore en train de poser l'appareil sur le talon droit du blessé, qui se hausse sur les orteils et raidit toute sa jambe. Ce tableau, d'ailleurs si peu conforme que possible à la réalité, eut, dit en substance M. Armand Dayot, des quantités de reproductions : burinistes, aquatintistes, lithographes, aquafortistes, semblaient s'être donné le mot pour traduire l'œuvre de Gautherot. « Jusqu'à la Restauration, l'œil du passant fut obsédé par la présence de cette image à tous les étalages des marchands d'estampes. »

Bonaparte à 30 ans

Avec tout cela, nous ne savons pas, nous ne saurons jamais sans doute — en présence de témoignages également contradictoires et dignes de foi — à quel pied, droit ou gauche, fut blessé l'empereur devant Ratisbonne. Mon Dieu ! qu'il est donc malaisé d'écrire l'histoire !

Faut-il ajouter que l'impératrice Joséphine, comme devait le faire un peu plus tard le populaire, s'était exagéré l'importance de cette fameuse blessure ? Napoléon, pour dissiper ses vives inquiétudes, lui écrivait à Strasbourg, où elle résidait alors, la courte lettre que voici :

Ems, 6 mai 1809.

Mon amie,

J'ai reçu ta lettre. La balle qui m'a touché ne m'a pas blessé ; elle a à peine rasé le tendon d'Achille. Ma santé est fort bonne, tu as tort de t'inquiéter.

NAPOLÉON.

La reine de Westphalie, Catherine, qui se trouvait auprès de l'impératrice, recevait, de son côté, le billet de l'empereur, daté, lui aussi, d'Ems, 6 mars :

Madame ma sœur,

J'ai reçu vos deux lettres des 26 et 30 avril. Je vois avec plaisir que vous êtes arrivées à Strasbourg. Ce qu'on a dit de ma blessure est controuvé ; une balle m'a frappé, mais ne m'a pas blessé.

Ce qui, on le voit, n'empêcha pas l'événement de prendre des proportions fantastiques.

Peu de temps après l'affaire de Ratisbonne, à la bataille d'Essling, Napoléon, sans souci du danger, s'exposa de nouveau avec une incroyable témérité. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* nous rapporte qu'un coup de feu déchire la botte de l'empereur, le bas et la peau de la jambe gauche. C'est là que le commandant des grenadiers de la garde, le général Walther, lui dit, d'après les *Cahiers du capitaine Coignet* : « Retirez-vous, Sire, ou je vous fais enlever par mes grenadiers. » A ce moment précis, un boulet vint atteindre à la cuisse le cheval de Napoléon. Et tout le monde s'écria : « A bas les armes ! si l'empereur ne se retire pas sur le champ. »

Le Docteur Callamand déclare que, en dépit d'une longue pratique de la littérature napoléonienne, il ne connaît d'autres blessures de guerre du grand capitaine que celles de Ratisbonne et du siège de Toulon. Il en est de même du docteur Cabanès, mais celui-ci est plus complet ; il nous relate certaines autres circonstances où la vie de l'empereur fut en grand péril.

Ainsi, au combat d'Ubigau (Saxe), en 1813, plusieurs boulets tombèrent auprès de Napoléon : l'un d'eux, même, enleva une pièce de cloison de planches d'un magasin à poudre et lui en lança un éclat à la tête. « S'il m'avait touché le ventre, c'était fini », dit-il en relevant et examinant le morceau de bois. Quelques minutes après, une grenade tombait à terre entre l'empereur et un bataillon italien qui avait marché vingt pas derrière lui. Les Italiens se courbèrent un peu pour éviter l'éclat de l'explosion :

(1) CADET DE CASSICOURT, *Voyage en Autriche*, p. 44—45.

(2) ARMAND DAYOT, *Napoléon raconté par l'image*, p. 243.

Napoléon le remarqua, se tourna de leur côté et leur cria, après un rire moqueur : « Ah ! capons, ça ne fait pas de mal ! »

En 1814, pendant la campagne de France, l'empereur perdit son cheval et son chapeau à Arcis-sur-Aube.

Après le combat de Brienne-le-Château, il se trouva inopinément chargé par des Cosaques qui avaient passé sur les derrières de l'armée ; il en repoussa un de la main et se vit contraint de tirer son épée pour se défendre. Un certain nombre de ces Cosaques furent tués à ses côtés, personnellement il n'eut aucun mal, mais, observe un passage du *Mémorial*, il l'échappa belle.

Il importe de remarquer que Napoléon était beaucoup plus préoccupé de la vie de ses généraux que de la sienne propre. A un moment donné, effrayé des pertes que le haut commandement avait subies, l'empereur en conclut que la différence entre leur uniforme et celui des soldats les désignait d'une façon toute particulière aux coups de l'ennemi. En vue de remédier à cet inconvénient, il prescrivit d'abord aux généraux de cavalerie de porter tous la cuirasse. Et comme cet ordre n'avait été exécuté que par peu d'entre eux, tels que Saint-Sulpice et d'Hautpoul, l'empereur, afin de donner l'exemple, commanda pour lui et son aide de camp Berthier, une cuirasse noire avec ornements en damasquine d'or. Mais, quand il l'essaya, Napoléon la trouva si ridicule (elle devait, en effet, lui aller assez mal, en raison de sa taille exiguë) qu'il n'en reparla plus jamais. Ces deux cuirasses, celle de l'empereur et celle du maréchal Berthier, appartiennent au prince Murat.

L'empereur

Nous clorons ici cette étude sur les blessures de Napoléon. Le Dr Cabanès nous conte encore diverses circonstances où l'empereur faillit perdre l'existence et fut blessé, mais il ne s'agit pas de blessures de guerre et notre cadre, que nous avons voulu restreint, serait par trop élargi.

En dépit des plus consciencieuses recherches, il ne nous a pas été possible de trouver traces d'autres blessures que celles que nous avons rapportées. Et cependant, pour expliquer qu'à l'embaumement le corps de Napoléon soit apparu couvert de nombreuses atteintes aux cuisses, aux jambes et aux talons, il faut que l'empereur ait été maintes fois blessé, plus souvent qu'on ne l'a rapporté.

Le champ demeure large aux investigateurs de l'avenir. Après les ouvrages imprimés, qui traitent de l'époque napoléonienne, il reste, à n'en pas douter, des notes manuscrites ; peut-être seraient-elles consultées avec fruit. Si leurs détenteurs consentaient à s'en dessaisir au profit des fureteurs, à les leur communiquer ou à les publier, ils rendraient le plus signalé service à ceux — et ils sont légion — qu'intéresse ce curieux chapitre d'une existence que, pour toutes sortes de raisons, l'on peut ne pas admirer, mais qui fit tant de bruit par le monde.

Ernest BEAUGUITTE.

MENUS PROPOS

Nos Yeux — Nos Oreilles.

Chez les enfants, l'œil se fatigue vite sous l'influence de la lumière ; tournez les berceaux à contre-jour, entourez-les de rideaux à transparents bleus ; protégez les yeux par des voilettes bleues ou vertes et non blanches.

Quand la vision à l'aide des 2 yeux commence à se produire, tenir l'attention de l'enfant en éveil à des distances supérieures à 35 centimètres.

Il est indispensable, même pour les vues normales, de reposer les yeux en s'exerçant à la vision des objets éloignés ; la vie au grand air réalise ces conditions.

L'organe de l'ouïe est mieux protégé que l'œil. Les seules parties accessibles sont la membrane du tympan et la caisse du tympan.

Le canal auditif externe secrète une matière cireuse qui, s'accumulant, peut intercepter les sons et produire la surdité. Remédier à cet inconvénient en instillant de l'eau tiède.

La membranne du tympan peut être déchirée : 1° par l'introduction de corps durs et pointus dans l'oreille ; 2° par la perception de sons intenses ; 3° enfin, par la production d'abcès. Pour éviter les accidents consécutifs aux brusques variations de température, disposer dans le canal auditif un peu de coton cardé.

Désinfectant.

Brûler quelques grains de café sur une pelle rouge est un excellent désinfectant pour les appartements.